

S O N N E T sur une Conversion.

Grand Dieu, je reconnois ta sagesse infinie ;
 Tes soins réitérés ont pénétré mon cœur ;
 Oüi, je vois clairement que mon divin Sauveur
 Me montre les chemins d'une meilleure vie.

Trop long-tems de mon cœur la Vertu fut bannie ;
 Trop long-tems je brûlai d'une coupable ardeur ,
 Et loin de m'en punir, ô comble de douceur !
 Tu viens de réveiller ma raison assoupie.

Malgré les noirs péchés d'un criminel amour ,
 Ta clémence, ô mon Dieu ! fait succéder le jour
 A cette obscure nuit, où s'égaroit mon ame.

Mortel , vois la bonté de ce Dieu que je fers ;
 Pour éteindre l'ardeur d'une impudique flâme ,
 Il me ravit l'objet de mes indignes fers.

Par M. S. Valette.



*OBSERVATIONS sur le Huetiana,
ou Pensées diverses de M. Huet, Evêque
d'Avranches, par M. L. Yart.*

LE *Huetiana* est un agréable mélange d'Anecdotes curieuses, de réflexions morales, de remarques ingénieuses sur les Langues Orientales, sur l'Histoire, la Physique, la Métaphysique & la Théologie. Le célèbre Auteur y fait voir sa science en tout genre, mais je ne sçais si son goût égaloit sa science, & si ses décisions sur la Poësie y sont toujours exactes; j'oserois presque assurer que quelquefois il en juge plutôt en sçavant Grammairien, qu'en homme de Lettres, & en Poëte; ainsi j'espère intéresser le Public, en lui faisant connoître les idées que ce grand homme avoit de la Poësie. Mon dessein n'est pas assurément d'abaisser sa gloire; mon but est de montrer dans un esprit si vaste les bornes de l'esprit humain.

M. Huet auroit toujours été admirable, s'il n'eût été que sçavant; il a voulu encore se donner pour homme de goût, & je doute qu'il en ait été plus admiré. Les Sçavans sont comme les Avars; ils ne jouissent point de qu'ils possèdent, & ils desirent toujours ce qu'ils n'ont point.

Nititur

Nitimus in vetitum semper, cupimusque negata.

Ils ne sont point sensibles à la gloire dont ils sont sûrs, & ils n'aspirent qu'à celle dont ils sont incertains ; à peine ont-ils acquis quelque gloire dans les Sciences pour lesquelles ils sont nés, qu'au lieu de s'y perfectionner de plus en plus, ils s'en dégoûtent, & ils en cherchent une nouvelle dans les Sciences pour lesquelles ils sont sans génie. On voit tous les jours des Poètes n'écrire que sur la Physique & négliger leur Art ; des Avocats ne parler que de Théologie ; des Grammairiens décider de tout, & croire avoir de l'esprit & du goût, parce qu'ils ont de l'érudition. Cependant il n'est point d'Art qui ne puisse occuper tout entier un grand homme pendant toute sa vie. Il s'y forme dès sa jeunesse ; il l'exerce dans l'âge mûr, il en raisonne dans un âge plus avancé, & il se sert de ses fautes passées, pour en garantir ceux qui marchent sur ses traces. M. Huet cultiva ainsi toutes les Sciences, & surtout la Langue Hébraïque, Grecque & Latine, aussi fut-il un des plus sçavans hommes de son siècle. Il ne cultiva pas la Poësie avec la même assiduité ; ce n'étoit que par délassement qu'il faisoit des Vers, & l'occasion seule réveillait ses Muses endormies. On va juger si son goût ne se sentoît pas quelquefois de ce fréquent sommeil.

Ce

Ce grand Evêque ne trouve rien de sublime dans ces paroles de la Genèse ; *Dieu dit que la lumiere se fasse , & la lumiere se fit ,* & dans celles-ci des Machabées : *La Terre se tût en la présence d' Alexandre.* Selon lui Moïse n'a fait qu'un Hébraïsme très-commun , qui sert dans les Langues Orientales à exprimer des choses fort ordinaires, N'est-ce point , au contraire , parce que cet Hébraïsme est commun , qu'il devient sublime dans l'endroit où Moïse l'a placé ? En effet , le sublime consiste à donner sous des expressions simples & précises la plus parfaite idée qu'on puisse donner de chaque chose. *Dieu dit que la lumiere se fasse , & la lumiere se fit.* C'est marquer que la création de la lumiere n'a coûté à Dieu qu'une parole ; qu'il lui a commandé lorsqu'elle n'existoit point encore , qu'aussi-tôt elle a existé & rempli tout l'Univers. C'est parler comme Dieu agit ; c'est donner la plus parfaite idée qu'on puisse donner de la Puissance de Dieu , ainsi que Longin & Despréaux l'ont prouvé.

Le trait tiré des Machabées ne peut pas être aussi grand , puisqu'il n'exprime que la grandeur d'un Mortel , mais il l'exprime cependant d'une manière sublime. *La Terre se tût en la présence d' Alexandre.* N'est-ce pas animer la Terre ? N'est-ce pas dire qu'elle sentit , tout insensible qu'elle est , la présence

sence de ce Conquérant ; qu'il fut le grand, & l'unique objet de sa soumission, & par conséquent de la soumission de toutes les Nations, comme l'a remarqué le Pere Bouhours ? Ce n'est pas dans le Verbe *se tût*, ou *fut tranquille* que se trouve le sublime. C'est dans cette expression *en sa présence*, ou plutôt c'est dans toute la phrase, c'est dans les idées qu'elle excite, & dans l'image qu'elle forme. Heureux ceux qui sentent le beau par goût ! Il n'est pas plus nécessaire de le leur définir qu'il est nécessaire de peindre la lumière à ceux qui jouissent de la vûë.

Ces deux grands traits de la Bible étant, comme une multitude innombrables d'autres du même Livre, véritablement sublimes, & Poëtiques, j'ai pû m'en servir pour commencer à caractériser le goût de notre illustre Prélat sur la Poësie.

Il prétend, avec raison, que les bons Juges de la Poësie sont encore plus rares que les bons Poëtes. En effet, quoiqu'Auteur de plusieurs Métamorphoses assés bien écrites, mais un peu foibles pour le fond, il semble qu'il n'avoit pas autant de goût pour en juger, que de talent pour en faire. Il regardoit les Métamorphoses d'Ovide, comme un Ouvrage languissant, négligé, sans feu, sans art, fort inférieur aux Héroïdes, & aux Fastes ; il prétendoit même que les liaisons

sons des Fables en étoient froides , & tirées par les cheveux : ce sont les expressions. Il y a , à la vérité , beaucoup d'esprit , & peut-être un peu trop dans les Héroïdes ; les Fastes sont écrits avec élégance , mais les unes ne sont que des Pièces d'Eloquence mises en Vers , & les autres ne sont que des morceaux d'Histoire. Les Métamorphoses , au contraire , sont de la véritable Poësie. La Fiction , & l'Invention sont le caractère essentiel de cet Art. Or dans quel Poëme l'une & l'autre regnent-elles plus que dans les Métamorphoses ? Quel Ouvrage a jamais enfanté tant d'êtres Poëtiques , fourni tant d'idées , donné tant de sujets pour les Vers , la Peinture , la Sculpture , les Tapisseries , tous les Beaux-Arts ? Quelle foule de belles descriptions , telles que la Création du Monde , le Palais du Soleil , &c ! Quelle variété ! Quelle fécondité ! Les liaisons y sont naturelles. Les Fables s'y succèdent , suivant l'ordre des tems ; c'est une Histoire Poëtique , universelle ; c'est une longue suite de Tableaux où sont représentés les plus grands événemens de la Fable , depuis la Création du Monde , jusqu'au Règne d'Auguste.

Il ne falloit plus , pour achever d'être tout-à-fait singulier , qu'admirer la Pucelle de Chapelain , après avoir méprisé les Mé-

ta-

ramorphoses d'Ovide ; M. Huet n'y a pas manqué. Il dit qu'il n'a jamais consenti au jugement que le Public a fait de la Pucelle ; que le Poëme Epique demande quelquefois des expressions dures , & des Vers forcés , & qu'il en a besoin. Il fait entendre même qu'il en est plus beau , & il soutient , que pour bien juger de la Pucelle , il falloit examiner l'action , la fable , l'œconomie , l'ordonnance , les ornemens , les dénoûmens , sans s'arrêter uniquement à la Versification. Pour moi , je demande comment il est possible d'examiner l'action , la fable , l'œconomie , &c. d'un Poëme , dont on ne peut soutenir la lecture ? Il falloit avoir commis une grande faute contre la Langue , ou au moins un Barbarisme dans la société de Mrs Racine , Despreaux , de Lafontaine , & de plusieurs autres Ecrivains du siècle de LOUIS XIV , pour être condamné à lire seulement douze Vers du Poëme de la Pucelle. Il n'est donc pas possible de le lire tout entier , & on peut aussi peu juger d'un Poëme mal écrit , que d'un *Opera* mal exécuté.

La Poësie est une Musique , qui ne subsiste que par l'harmonie des Vers. La Versification est la qualité qu'on apperçoit d'abord ; quand elle est mauvaise , rien n'est bon ; quand elle est élégante , précise , harmonieuse , elle embellit le fond , elle en cou-

vre

vre les défauts. Nous nous arrêtons peu à l'action, à la fable, à l'œconomie, à l'ordonnance, aux ornemens, aux dénouemens, quand il faut effuyer l'ennui d'une mauvaise Versification, pour les chercher, & les découvrir. Nous ne voulons point que les Arts, de pur agrément, nous coûtent aucune application pénible. Ce n'est pas comme l'assûre M. Huet, que notre Nation, notre âge, notre goût, soient ennemis des grands Ouvrages. Nous admirons avec transport l'énergie, la force, le sublime des Tragédies de Corneille, lorsque nous rions de la Pucelle de Chapelain. Nous ne sçaurions nous lasser des belles Tragédies de Racine, de Crébillon, de Voltaire, &c. Nous lisons, & nous retenons tous les Vers de l'Art Poétique, & nous sommes toujours enchantés des beaux Vers de la Henriade. Nous aimons également les grands & les petits Ouvrages, & notre Nation est plus capable, qu'aucune autre, de produire les uns & les autres. Paris a enfanté des Physiciens, & des Philosophes éloquens & sublimes, de grands Poètes Tragiques, Comiques, & Liriques; un Poète Epique, des Epigrammatistes ingénieux, & d'aimables Auteurs de Fables, de Chançons, de Madrigaux. Le moindre de ces petits Poèmes rend immortels ceux qui le cultivent avec

E suc-

succès, & je ne crois pas que nous cédions aux Anciens en aucun de ces genres.

L'*Huetiana* me fournira peut-être d'autres observations sur plusieurs pensées de M. Huet. Je les ferai, avec d'autant plus de plaisir, que ce célèbre Auteur n'existant plus, je puis le louer, & le critiquer avec beaucoup plus de liberté.

Je souscris volontiers au jugement qu'il porte des *Essais de Montagne*. Je condamne avec lui les endroits, où cet Auteur se met au dessus des Loix de la modestie, & de la pudeur, mais je crois que l'illustre Prélat critique un peu trop sévèrement la franchise & le naturel de ce Philosophe François; bien loin d'avoir affecté d'instruire, & d'avoir voulu se faire admirer, il ne paroît avoir eû d'autre dessein que de se faire connoître, & de se faire connoître, tel qu'il étoit. Il est vrai qu'il parle souvent de lui-même, mais cet air de vanité ne choque point dans un Livre dont l'Auteur ne vit plus. Comme c'est le portrait du cœur humain qu'il fait, en faisant le sien, les lecteurs ne pensent qu'à eux-mêmes, en lisant *Montagne*; ils se recherchent, & ils s'étudient en lui. La plupart même se flatent dans la comparaison secrète qu'ils font de leurs idées, de leurs mœurs, & de leurs sentimens, avec ceux du plus naïf, du plus profond,

fond , & du plus singulier Ecrivain que nous ayons. Ainsi , il n'est pas surprenant qu'il soit lû par presque tous ceux qui pensent.

~~~~~  
*A Mlle de M . . . , en lui envoyant du Syrop  
 de Capillaires pour son rhume.*

**H** eureux Syrop , qu'Iris destine  
 A guérir la maligne humeur ,  
 Qui la picote & la chagrine ,  
 Si jusqu'au fond de sa poitrine  
 Tu parviens un jour , par bonheur ,  
 Il te reste une cure à faire ,  
 Qui te feroit un immortel honneur ,  
 Cure que pas , soins , vive ardeur ,  
 Soupirs , Sermens n'ont pû parfaire.  
 Fais un effort , & si près de son cœur ,  
 Adoucis-en , si tu peux , la rigueur.

---

On a dû expliquer les Enigmes & le Logogryphe du Mercure d'Avril par *l'Oignon , la Cruique & le Printems.*



## E N I G M E.

**P**our de mon pere annoncer la naissance ;  
 Je nais & meurs au même instant ;  
 Lecteur , redoute sa puissance ,  
 Quoiqu'il ne régne qu'en passant.  
*Laffichard.*

## A U T R E.

**P**ar tout où la brillante Flore  
 Etale ses dons précieux ,  
 Sans cesse l'on me voit éclore ,  
 Et faire le plaisir des yeux.  
 Dans le Jardin le plus aimable ,  
 Où brillent les plus belles fleurs ,  
 Il faut pour le rendre agréable  
 Que l'on y mêle mes couleurs.  
 Dans ses dons la Nature sage  
 Ne m'a pas donné pour partage  
 La faculté de l'odorat ;  
 Mais j'ai quelques vertus ; je jette de l'éclat ;  
 Je suis charmante , je suis belle.  
 Si-tôt que je parois ,  
 C'est pour ne mourir jamais ,  
 Et pour te l'expliquer mieux , je suis immortelle.

De

De l'Eté les vives ardeurs  
 N'ont rien du tout qui me surprenne,  
 Et d'ailleurs je soutiens sans peine  
 De l'Hyver les tristes froideurs.  
 Quoique je sois belle & brillante,  
 S'il s'agit de faire un bouquet,  
 La plus simple Anemone, & le plus vil Muguet,  
 Mieux que moi, s'affortit à la Rose charmante :  
 Bien différente de la fleur  
 Dont l'éclat passager n'a qu'un instant flateur,  
 Différente de cette Belle  
 Qui ne peut soutenir les regards du Soleil,  
 La nuit à son retour, l'aurore à son réveil,  
 Me retrouvent toujours nouvelle.  
 Ami Lecteur, tu peux t'imaginer  
 Par le portrait que je viens de te faire,  
 Que je ne suis pas un mystere  
 Bien difficile à deviner.

S \* \* \* De V \* \* \*.





## L O G O G R Y P H E.

**M** On éclat , ma couleur , frappent d'abord les  
 yeux ,  
 Irritent les desirs d'un Harpagon avide ,  
 Mais , pour satisfaire ses vœux ,  
 Je n'offre rien d'affés solide .  
 Que de Mortels , jusqu'à présent ,  
 N'ont montré , comme moi , qu'un dehors imposant :  
 Pour te dévoiler ma nature ,  
 Sept lettres , cher Lecteur , composent ma structure .  
 Par un prodige sans égal ,  
 Ma tête seule forme un bien , dont mon total  
 Ne présente que la figure .  
 J'offre aussi le brillant séjour  
 De la légère Terpsicore :  
 Là , du Dieu que le Pinde adore ,  
 Eclate la pompeuse Cour .  
 Chés moi ce que la laide embellit , pour nous plaire ,  
 Et que la belle entretient avec art ,  
 A découvert se voit sans nul mystère .  
 Ma Muse , d'une aîle légère ;  
 Fuyez ; laissez le reste à quelque babillard .

*Par M. Borjon de Cillery , Ecolier d'Humanité , Pensionnaire au Collège de Villefranche , en Beaujolois .*

**AUTRE**

## A U T R E.

**J**E trompe & le sage & le sot,  
 En leur faisant toujours voir de loin l'allegresse,  
 Et les honneurs & la richesse.

Je suis souvent le seul bien d'une dot.

J'accompagne partout l'amour & la jeunesse:

C'est moi qui rends les cœurs ambitieux,  
 Et qui de vils Mortels par fois ai fait des Dieux.  
 Si tu peux, à ces traits, Lecteur, me méconnoître,  
 Combine; peu de mots vont me faire connoître.

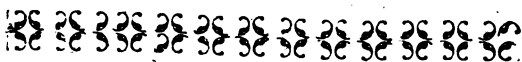
De mes neuf pieds l'ordre étant varié,  
 Je produis ce qu'attend un nouveau marié;

Ce qui colore la parole;  
 Ce qui tient en arrêt un Vaisseau sur les eaux,  
 Et le fait résister à la troupe d'Eole;  
 Ce qu'a soin de remplir de plusieurs bons morceaux  
 Le glouton, qui rencontre une table choisie;  
 L'Etre qui t'a donné le nom, le rang, la vie;  
 Ce qui peut renfermer de l'or & du froment;  
 Un Poisson, Monstre de riviere;  
 Ce que fait un coureur pour remplir sa carriere;  
 Un Dieu champêtre; un vêtement;  
 Un membre de serrure; une bête de somme,  
 Qui par l'esprit ressemble à plus d'un homme;  
 Ce qui sert à couper les raisins précieux;  
 Dont Bacchus enrichit une vigne fertile;  
 Ce que tient un cocher habile,

952 MERCURE DE FRANCE.

Pour conduire , à son gré , ses courriers furieux ;  
Et , là dessus , Lecteur , je te fais mes adieux.

*Gurbert.*



NOUVELLES LITTERAIRES ,  
DES BEAUX-ARTS , &c.

**R**ECHERCHES Critiques & Histori-  
ques sur l'origine , sur les divers états  
& sur le progrès de la Chirurgie en France,  
Vol. in-4°. avec des Vignettes, une Table des  
Auteurs, une Table des matieres, & des Notes  
très curieuses , pp. 636. *A Paris*, chés Char-  
les *Osmont*, Imprimeur de l'Académie Royale  
de Chirurgie , à l'Olivier , 1744.

Les Recherches , dont il est ici question ,  
sont de deux especes , & servent également à  
faire connoître l'Histoire de la Chirurgie , &  
les prérogatives, titres & distinctions accor-  
dés à ceux qui ont pratiqué cet Art. Ces Re-  
cherches consistent d'une part, dans des au-  
torités que fournissent des Auteurs contem-  
porains & accrédités , tels que *Paquier* & de  
*de Thou*. De l'autre , elles portent sur des  
Actes authentiques , comme Arrêts , Edits ,  
Ordonnances de nos Rois , Jugemens des  
Tribunaux , Registres du Collège de Chi-  
rurgie

rurgie & autres Titres. On y voit les différens accroissemens d'une science utile dans tous les tems & à tous les hommes, avantage qui appartient à un petit nombre de sciences.

Cet Ouvrage est divisé en cinq parties, non compris les Pièces & Titres qui servent de Preuves. Dans la première, on voit d'abord que la Chirurgie » fort, comme les » autres Sciences & les Arts Libéraux, des » anciennes Ecoles qui ont précédé l'établissement de l'Université; mais il est bon de placer ici, pour plus de clarté, une observation que l'Auteur de ces Recherches fait plus loin, sur ce qu'on doit entendre par le mot de Chirurgie, auquel bien des gens ne donnent pas, à beaucoup près, un sens aussi étendu que celui qu'il a dans sa vraie définition. » La Chirurgie, loin d'être une » science séparée de la Médecine, est une » Médecine plus étendue; un Art qui brille » d'invention & de génie, jusques dans le » simple mécanisme d'un grand nombre » d'opérations; une pratique qui exige des » connoissances telles que la structure des » parties du corps humain, leur jeu, leurs » rapports. . . Une science enfin, qui renferme des principes, dont l'application » est aussi variée que les maladies & leurs » accidens.



Tel est l'état actuel de la Chirurgie, mais quelle a été son origine ? Celle de la Médecine en général. Les *Mires*, gens qui n'avoient d'autres titres pour traiter les maladies, que de porter le nom du premier Chirurgien qui s'étoit illustré. Les Moines, les femmes, car, comme on le sçait, elles pensoient les blessures de leurs Chevaliers; chacun s'arrogeoit à son gré, le droit de décider de la vie des autres.

A ces *Mires* succéderent les Physiciens; c'est le nom que prirent ceux qui, munis de la lecture des Auteurs anciens, donnerent conséquemment leurs avis sur les maladies. Il étoient plus instruits que leurs prédécesseurs. L'Art cependant n'y gagna guere; les vrais progrès étoient réservés à ceux qui prenant des voyes plus instructives que la simple spéculation, se chargeroient de voir assidument les malades, de faire des opérations, & d'observer attentivement l'effet des Remèdes,

Notre Auteur remarque qu'alors il n'y avoit nulle distinction entre ce qu'on a appelé depuis Chirurgien, & ceux à qui le nom de Médecin est resté. Mais qu'arriva-t'il? L'Université, en adoptant les Médecins, fema entre eux des sujets de division; elle leur interdit le Mariage; de-là plusieurs embrasserent l'Etat Ecclésiastique, & des Ecclésiastiques

fiastiques se firent Médecins: ceux-ci n'exercerent plus qu'une partie de leur Science, parce qu'attendu le Caractere du Sacerdoce, on leur défendit la visite des malades dans leur lit, la cure des maladies honteuses; celle des maladies des femmes. Toute cette partie de la Médecine fut réservée aux Laïques; ainsi, eux seuls se chargerent d'opérer, de suivre, d'étudier les variations des maladies. Ce ne fut plus que parmi les Médecins Chirurgiens, qu'on trouva les secours qui demandent nécessairement la présence de celui qui traite, & que résiderent les connoissances les plus utiles, c'est-à-dire, celles qu'on tire de l'expérience, jointe à la Théorie.

Dès le Règne de S. Louis, cette partie de la Médecine, distinguée aujourd'hui sous le nom de Chirurgie, est suivant les recherches dont nous parlons, illustrée en France; réunie en un véritable Corps, professée par des hommes d'une Science reconnuë, & dont quelques-uns sont recommandables encore par la naissance & par le rang: l'aveu des Universités de l'Europe, celui des autres Sociétés sçavantes, les Ordonnances des Rois, les Bulles des Papes, tout concourt à décorer les Chirurgiens, qui perfectionnent leur Art. *Jean Pitard*, Chirurgien de S. Louis & Instituteur du Collège de Chirurgie;

gie ; *Guy de Chauliac* , & plusieurs autres , sont honorés de la confiance & de la faveur des Rois , & revêtus de Dignités ; d'habiles Maîtres livrés aux secours que le Public leur demande , se succèdent en grand nombre , & cette succession n'est pas ici simplement citée. L'Auteur de ces Mémoires rapporte une Liste conservée dans les Registres du Collège de Chirurgie , qui contient les noms de tous les Chirurgiens , depuis l'an 1033.

Dans sa seconde Partie , l'Auteur s'étend sur de certaines discussions qu'il a touchées précédemment. Ceux qui professent cette partie de la Médecine , appelée Chirurgie , sont abandonnés , ou pour nous servir de ses termes mêmes , persécutés par ceux qui s'attachent à la cure des maladies internes. Ces derniers ne veulent plus composer une même Faculté ; ils excitent ; ils favorisent de certaines prétentions des Barbiers , qui s'attribuent le Droit de pratiquer quelques parties de la Chirurgie. Les Chirurgiens sont maintenus dans leurs Droits ; eux seuls peuvent faire les dissections , les opérations importantes , en suivre le traitement , & enfin il est réglé qu'il n'y a de Chirurgiens , authentiquement reconnus pour tels , que ceux qui sont examinés & reçus par le Collège de Chirurgie.

La 3 , la 4 & la 5 Parties comprennent  
une

une suite de ces mêmes disputes, regenerées souvent des causes qui devoient les finir. On voit que parmi les Chirurgiens, toujours réduits à résister à de nouvelles attaques, de grands hommes se succedent. Leur Corps acquiert de nouveaux avantages, tels que d'être associé à l'Université. Il faut lire dans l'Ouvrage même quels furent *Guillaume Vavasseur*, premier Chirurgien de *François I*, & plusieurs autres Sçavans Chirurgiens : les Ouvrages écrits par eux : les découvertes : les cures merveilleuses ; les operations hardies & justifiées par le succès ; les Méthodes, pour maintenir les progrès de l'Art. Tant d'autres faits intéressans, qui sont écrits de maniere à exciter & à satisfaire la curiosité des Lecteurs, & qui seroient trop affoiblis, en les resserrant dans les bornes d'un Extrait, exposent l'état de la Chirurgie jusqu'à ce jour. On voit cinq Professeurs, & cinq Démonstrateurs établis dans les Ecoles de Chirurgie, devenues plus florissantes que jamais : une Académie de Chirurgie, dont l'utilité s'est manifestée dès sa naissance, à un degré éminent. Enfin, par une Déclaration du Roi, donnée en 1743, les Chirurgiens rétablis dans tous les Droits & dans les Distinctions honorables, qui leur avoient été accordés par tant de Rois, & confirmés d'une maniere si éclatante par *François I*. HIS-

## 958 MERCURE DE FRANCE.

HISTOIRE GÉNÉRALE des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques , par le R. P. Dom Remi Ceillier , Bénédictin de la Congrégation de S. Vanne & de S. Hidulphe , Prieur Titulaire de Flavigni , à Paris , au Palais , chés *Paulus-du-Mesnil* , au Lion d'Or. Volume in-4°. de 824 pages , An. 1741.

TROISIÈME ET IV<sup>e</sup> TOMES de l'Histoire Générale d'Espagne , traduite de l'Espagnol de Dom Jean de Ferreras , par M. d'Hermilly , à Paris , chés *Osmont, Cloufier & Ganeau* Libraires , rue S. Jacques. Ces Libraires , qui ont entrepris de publier par souscription la Traduction de cette Histoire , avoient averti qu'ils ne recevroient de Souscriptions que jusqu'au premier Octobre 1743 , mais comme cet Ouvrage demandoit plus de tems , ils se sont déterminés à prolonger le tems de la Souscription jusqu'au mois d'Août 1744. Les conditions sont les mêmes que dans la première Souscription. Le prix de l'Ouvrage entier est de 76 liv. 10 s. En recevant les quatre premiers Volumes , on payera 42 liv. 10 s. en recevant les Tomes V & VI , 17 liv. pareille somme pour les Tomes VII & VIII , de sorte que le IX<sup>e</sup> Tome sera fourni gratis.

A l'égard du grand Papier , dont on n'a tiré